

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 2 (1873)

Heft: 5

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040103>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une ville de France, un insecte, un métal,
De la viande rôtie, un petit animal
Classé dans les rongeurs, une ville d'Afrique (3)
Une pâtisserie, une note en musique,
Puis un département (4), — Oui, j'en suis bien certain,
S'il était là, l'avare y perdrat son latin;
Sachez que cet oiseau qu'ici même je vante,
A, pour les fins gourmets, une chair excellente.

EXPLICATIONS.

- (1) Substantif, mascul. (de l'italien *ortolano* ou du latin *hortulanus*, fait de *hortus* jardin).

Emberiza hortulana, petit oiseau de passage, du genre Bruant, un peu plus gros que le moineau, de couleur mélangée de brun, de roux et de noirâtre; il est commun dans le midi de la France, il y arrive d'Italie avec les hirondelles, il habite les jardins fruitiers, les vignes, les blés et les champs (et autres renseignements instructifs et amusants).

- (2) Le nom de cet oiseau se compose de sept lettres.

(3) Ville maritime d'Algérie, chef lieu de préfecture, à 360 kil. S.-O. d'Alger, par $35^{\circ} 44'$ latitude Nord, $2^{\circ} 60'$ longitude Ouest, au fond d'une baie, entre les caps Falcon et Ferrat.

- (4) Département situé entre ceux de Corrèze, du Cantal, de l'Aveyron, du Tarn-et-Garonne, du Lot-et-Garonne, de la Dordogne; formé d'une partie de la Guyenne avec le Quercy (et autres renseignements intéressants et instructifs).

Devoir pour des élèves de 11 à 12 ans, destiné à remplacer une dictée, une analyse dont on pourrait bien contester l'utilité. Le maître ajouterait au besoin d'autres explications.

Voici à peu près quelle devrait être la copie de l'élève :

L'oiseau de sept pieds ou lettres de longueur, c'est l'*ortolan*; la ville de France, c'est *Laon*, chef-lieu de l'Aisne (et autres détails); l'insecte c'est le *taon* (etc.); le métal c'est l'*or* (etc.); la viande rôtie, c'est rot qui s'écrit *rôt*; le petit animal, c'est le *rat* (détails); la ville d'Afrique, c'est *Oran* (idem), la pâtisserie, je l'ignore; la note de musique, c'est *la*; le département, c'est le *Lot* (idem).



JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Dimanche 17 octobre. Déjà la neige! Cette annonceuse de l'hiver nous visite de bonne heure cette année. Nous passons sans transition de la verdure au manteau blanc; hier, dans les prairies,

clochettes et troupeaux tintaient, couraient et faisaient fête ; aujourd’hui tout est triste comme une chambre mortuaire. Je regarde avec compassion les pauvres petits oiseaux qui sifflent en tremblotant sur les buissons ou sur le bord des toits. Ils attendent ou plutôt ils appellent le soleil, les *petiots* ; ils savent que quelques rayons auront bientôt fait de chasser cette neige malencontreuse qui nous surprend ainsi dans la saison des vendanges.

Moi, je trouve bien des charmes à cet état brusquement changé de la nature ; la verdure qui pointe au dessus de la neige, les feuilles jaunissantes des arbres à côté des flocons blancs, quelques fleurs qui sourient encore le long des haies ou dans le coin du jardin, ce mélange de deux saisons opposées fait quelque chose de chiffonné, de triste et de riant qui convient à l'état actuel de mon âme. Je pourrais à la fois chanter et pleurer. Mais les chants meurent à la bouche au milieu de la tristesse des temps, si bien dépeints par notre bon curé dans son sermon de ce matin. J'admire l'éloquence de ce simple prêtre et comme la parole de Dieu est belle et touchante lorsqu'elle sort de cette bouche mise au service d'un cœur sensible, aimant et enthousiaste. Un bon cœur vaudra toujours mieux qu'une bonne langue pour émouvoir les indifférents et convertir les incrédules. Aussi un savant écrivain catholique a-t-il pu dire que « la voix d'un bon prêtre produira en quelques jours des miracles que tous les livres pieux et tous les journaux du monde n'opéreront jamais. » Voilà pourquoi le monde hait la parole divine ; elle fait à l'enseignement du mal un contre-poids trop puissant ; on ne peut la combattre, il faut la bâillonner, l'assassiner, l'anéantir, en tuant ceux qui en sont les gardiens et les propagateurs.

Lundi 18. — J'ai regretté souvent de n'avoir pas une salle assez grande pour réunir tous mes élèves deux fois par jour à l'école. Il est bien difficile d'enseigner convenablement seize branches différentes, lorsque les enfants ne nous sont donnés que deux et demi ou trois heures par jour, ce qui fait moins de 18 heures par semaine. Ce temps permet d'obtenir quelques résultats avec les élèves les mieux doués et les plus appliqués ; mais il est insuffisant pour les intelligences ordinaires, paresseuses, c'est-à-dire pour la majorité de la population de nos écoles.

Encore si les enfants étaient envoyés en classe régulièrement une fois par jour ! Malheureusement nous avons toujours de ces parents abîmés dans la matière, ne pensant qu'au fumier, au bé-

tail et à la terre, et tout occupés de faire travailler le plus possible leurs jeunes garçons. Ces *intelligents* papas et mamans assiégent la porte de l'école : « M. le régent, j'ai besoin de mon Henri pour garder le bétail, » — « mon Jean doit aller traîner du bois pour son oncle, » — « permission pour ma fillette qui s'aide à laver le linge, » — « M. le régent, vous voudrez bien nous excuser, nous avons envoyé Pierre porter à dîner à son frère, et il n'est pas revenu. » — L'enfant est loin, que faire ? Voilà les litanies qu'on nous cloche aux oreilles vingt fois la semaine. Rien n'est plus affreux que ces permissions, que ces places vides dans les tables pendant les leçons. Et ce sont le plus ordinairement les gens aisés, les riches, ceux qui pourraient sans gêne payer dans l'année quelques journées d'ouvriers de plus pour faire leur travail sans déranger l'école, ce sont ceux-là qui nous assomment si souvent par leurs demandes de permissions. Ah ! si j'étais roi, mon premier décret serait pour défendre aux enfants de mon royaume toute absence de l'école pour motifs de travaux, de soins matériels, d'affaires ; cette défense aurait surtout sa raison d'être dans les localités où les enfants ne vont en classe qu'une fois par jour.

La neige a disparu ; un doux soleil nous éclaire et nous rajeunit : on se dirait transporté au mois d'avril. Que de changements dans la nature pendant une année !

Mardi 19. — La bonne lecture que je viens de faire dans un ouvrage pédagogique ! Les nombreux livres qui traitent de cette matière renferment tous d'excellents conseils et de très-utiles directions pour les instituteurs. Mais après en avoir parcouru quelques-uns, on se trouve dans une position qui n'est pas sans rapport avec celle où fut jadis l'*âne de Buridan* ; on se demande : qui a raison ? que faut-il faire ? Les avis sont en effet différents sur la plupart des questions, et on se trouve plus embarrassé encore que l'*âne de Buridan* ; il n'hésitait qu'entre deux, tandis qu'on balance entre dix et plus.

Il est un point cependant où les auteurs sont parfaitement d'accord ; il s'agit de l'interdiction faite aux instituteurs de fréquenter les auberges. Voici les paroles d'A. Rendu : « L'instituteur s'*interdira rigoureusement* les lieux qui sont ordinairement le théâtre de ces honteux excès qui avilissent tout homme. Que les parents, ni les élèves ne voient *jamais* celui en qui ils doivent avoir si pleine confiance dans les salles de danse ou dans les cabarets. » C'est net et passablement exigeant, me semble-t-il. J'ai entendu

des hommes très-expérimentés et des prêtres très-austères se prononcer sur ce sujet d'une manière moins rigoureuse. Que penser alors de l'unanimité des auteurs pédagogiques ? Oh ! sans doute, honte à l'instituteur qu'on verrait s'adonner à l'ivrognerie ! Arrière celui qui ne craindrait pas de s'abaisser jusqu'à devenir un scandale public ! Educateur et ivrogne, comme cela choque, et les mots et la chose ! Un instituteur *buveur*, dans le sens donné à ce mot, est, à mes yeux, l'être le plus méprisable qui se puisse voir.



UNE PREMIÈRE LEÇON D'ARBORICULTURE.

A une époque où les sciences et les arts font tant de progrès, il semblerait que l'agriculture, cette mère nourricière de la société, devrait au moins suivre ce mouvement progressif. Cependant il n'en est pas ainsi communément : presque partout la routine fait place aux opérations raisonnées. Si, par exemple, le paysan pratique tel assolement, ordinairement ce n'est pas parce qu'il est préférable à d'autres, mais parce que ses ancêtres l'ont toujours suivi sur les terrains qu'il cultive. Le fils du laboureur ne s'inquiète guère de savoir si son père faisait produire à ses terres tout ce qu'elles pouvaient rendre ; rarement il se demande si peut-être il n'existe pas d'autres instruments aratoires plus perfectionnés que ceux dont on se servait avant lui. Et si parfois, il rencontre sur sa route un agronome qui veuille lui faire quelques observations au sujet de la mauvaise exploitation de son rural, il hausse les épaules, se retranche derrière sa longue expérience, qui n'est pas à dédaigner, sans doute, et continue, comme précédemment, à commettre les mêmes erreurs, à pratiquer le même mode de culture condamné depuis longtemps par la science agricole.

Il est surtout une branche de l'agriculture négligée d'une façon effrayante dans nos campagnes : je veux parler de l'arboriculture. En effet, les arbres ne reçoivent aucun soin ; une fois greffés, on les délaisse, on les abandonne à eux-mêmes. Aussi que voyons-nous en parcourant les campagnes ? un spectacle bien triste s'offre à nos yeux. Presque partout les drageons et les branches gourmandes absorbent la sève au détriment des branches fructifères ; les chancres, les bourrelets et les ulcères exercent leurs ravages ; le gui, la mousse et d'autres parasites s'élèvent orgueilleusement sur un jeune arbre qui semble protester, par son état chétif et